



Réparer la tente, habiter le désert. Enjeux sociotechniques de l'entretien de l'architecture textile ouest-saharienne

Sébastien Boulay

► To cite this version:

Sébastien Boulay. Réparer la tente, habiter le désert. Enjeux sociotechniques de l'entretien de l'architecture textile ouest-saharienne. Bernard Jacqué; Danièle Véron-Denise. Architecture et textile: aménager l'espace. Rôle et symbolique des textiles dans les cultures nomades et sédentaires, L'Harmattan, pp.17-28, 2018, 979-10-334-0138-4. hal-03722840

HAL Id: hal-03722840

<https://hal.science/hal-03722840>

Submitted on 20 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Réparer la tente, habiter le désert

Enjeux sociotechniques de l'entretien de l'architecture textile ouest-saharienne

Sébastien BOULAY

UMR CEPED-Université Paris Descartes

Faculté des sciences humaines et sociales de la Sorbonne

Dans la société maure¹, la jeune mariée ne participe jamais à la confection de sa première tente², par pudeur (*sahwa*)³ dit-on. Ce sont sa mère et ses parentes qui s'en chargent. Par la suite, tout au long de sa vie d'épouse, il sera de son devoir d'entretenir régulièrement sa tente. L'habitation textile (fig. 1) est son domaine et son bien. Son bon entretien engage sa réputation et celle de sa famille. Tous les trois ou quatre ans, elle répare sa tente, lui « refait une jeunesse », en intégrant des bandes tissées (*vilje*) neuves, et en renforçant celles qui peuvent l'être. Ces rénovations cycliques du vélum mettent en oeuvre une série d'opérations techniques assez fastidieuses, individuelles ou collectives, qui mobilisent les forces féminines du campement durant une bonne partie de l'année.

Ces séquences, non dénuées d'aspects rituels et symboliques, rythmaient la vie des campements maures d'antan et rythment celle des quelques rares campements comptant encore aujourd'hui des tentes noires (Boulay, 2003a). Ces architectures, tissées en poil de dromadaire et en laine de mouton noir, disparaissent petit à petit des paysages mauritaniens, du fait de l'importation de tissus manufacturés en Asie, qui facilite grandement la confection des tentes, de la perte des savoir-faire techniques associés, et, plus largement, du vaste mouvement de sédentarisation qui sévit dans le pays depuis près d'un demi-siècle. Par conséquent, ces activités techniques nous semblent importantes à décrire car avec elles disparaissent tout un pan de la culture (matérielle et immatérielle) ouest-saharienne. Comme les chercheurs en « technologie culturelle » l'ont montré depuis les années 1970 (Balfet 1975, Cresswell 1976, Lemonnier 1983), ces procès

¹ Ethnonyme inventé par le colonisateur puis largement repris jusqu'à présent par la littérature anthropologique, dans une double acception, celle d'une population ouest-saharienne partageant un attachement à une langue (le *hassâniyya*), une culture matérielle, une musique, une littérature orale, des formes de religiosité particulières etc., et celle d'un même ordre social, englobant différentes appartenances « tribales » et statutaires, se déclinant en un tissu de relations égalitaires et hiérarchiques.

² Nous n'évoquerons dans ce texte que le cas des tentes en poil « traditionnelles » (*khyam l-ûbar*) car les activités de fabrication et de rénovation des tentes en coton sont plus simples et surtout sont encore facilement observables aujourd'hui, à Nouakchott notamment.

³ Note sur la transcription de l'arabe et du *hassâniyya* : t pour ث (th anglais de « think ») ; h pour ح (h aspiré) ; j pour خ (jota espagnole) ; d pour ذ (th anglais de « the ») ; s pour ش (ch français) ; s pour ص (s emphatique) ; d pour ض (d emphatique) ; t pour ط (t emphatique) ; z pour ز (z) emphatisé ; d pour ظ (d emphatique) ; c pour ع ; g pour غ (r grasseyé) ; les voyelles longues sont indiquées par un accent circonflexe : â, û, î.

techniques drainent en effet des savoirs, des formes de solidarité, des rapports sociaux spécifiques, des traditions orales, des choix individuels et collectifs, etc. qui sont au cœur de la vie sociale et culturelle et qui donc participent des identités et des valeurs des sociétés.

Enveloppe textile de la famille conjugale (fig. 2), la tente rend possible la vie sociale au désert (fig. 3): elle accueille, abrite, protège. Elle est (était devrait-on dire) le référent à partir duquel le monde extérieur est appréhendé. Il est donc intéressant de saisir comment on s'organise dans cette société nomade ouest-saharienne pour assurer la continuité de l'existence matérielle de la tente tout au long de la vie familiale. Par quelles opérations sociotechniques procède-t-on pour entretenir le vélum, soumis aux rudes épreuves du nomadisme et du désert ? Comment les Sahariens s'organisent pour faire des opérations d'entretien de la tente des « actes traditionnels efficaces » ainsi que Mauss (1997) définissait les techniques ?

Après avoir rappelé l'importance sociale de l'entretien de la tente dans cette société, nous évoquerons le cycle de réparation de la tente, puis les différentes actions techniques que ce cycle mobilise : démembrement du vélum, reprisage des bandes usées, et remembrement du vélum avec intégration de bandes neuves ou reprises.

L'importance sociale de l'entretien de la tente

Dans la société nomade maure, l'entretien de la tente revêt une importance sociale particulière, quand on sait que la *hayma* est clairement assimilée dans l'esprit des Maures à la famille et, plus encore, à la femme qu'elle abrite. Ainsi, l'expression « *hayma zeyna* », littéralement « une belle tente », renvoie non seulement à une habitation de belle facture mais aussi à tout un ensemble de valeurs positives reflétant les qualités de l'épouse et, partant, l'honorabilité de la famille.

De fait, une « *hayma zeyna* » désigne à la fois une tente où l'on est bien reçu, confortable, une famille respectable, et une « maîtresse de tente » hospitalière, soigneuse, sérieuse, courageuse, faisant montre d'une juste retenue, autant de vertus constituant les canons du genre féminin. Les Maures ont d'ailleurs coutume de dire que l'apparence extérieure de la tente est le reflet des qualités de sa propriétaire, autrement dit la simple vue de l'extérieur d'une tente doit informer le voyageur non seulement sur la condition de la famille qui se trouve à l'intérieur, mais aussi sur les vertus de la « maîtresse de tente ». C'est le voyageur qui, par le témoignage qu'il colportera au cours de la suite de son itinéraire, fera ou défera la réputation d'une tente et d'un campement.

Une habitation bien entretenue passe d'abord par un intérieur propre et soigné avec un mobilier en bon état, de qualité, sans être pour autant neuf, comme il est généralement de mise dans les tentes des nouveaux couples. Ce critère d'esthétique intérieure et de confort révèle aussi les moyens donnés à une femme par son époux pour renouveler le mobilier de sa tente. Une tente en bon état passe aussi, et c'est ce qui nous intéresse à présent, par un cycle régulier de renouvellement des bandes tissées (*vilje*) qui composent le vélum de la tente. Celle-ci consiste en des opérations de reprisage apparaissant comme des actes tout à la fois techniques, esthétiques et prophylactiques. C'est ainsi que la vie d'une bande tissée passe par trois stades ou trois âges : jeunesse, maturité et vieillesse.

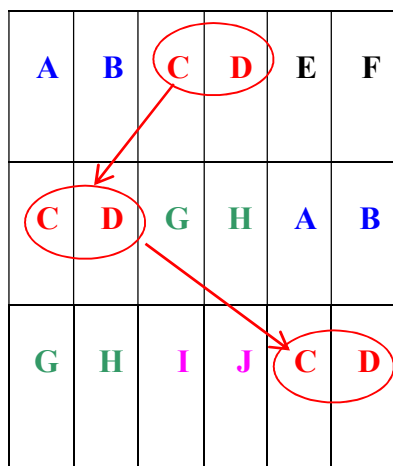
Le cycle de remplacement des bandes de tente

La durée de vie d'une bande tissée est variable selon la qualité de son tissage et la fréquence de l'emploi qui est fait de la tente. Mais on peut, de manière générale, l'estimer, dans le cas d'une tente en poil utilisée à longueur d'année, à une période de huit à douze ans. Tout dépend ensuite bien sûr de son entretien et des soins mis dans sa réparation. Différents témoignages d'usagers de tentes noires confirment que les bandes tissées connaissent une existence passant par deux ou trois étapes successives qui sont identifiées par deux ou trois places différentes dans le vélum.

Prenons, en premier lieu, l'exemple simple d'une tente comprenant six bandes tissées (sans compter les deux bandelettes de renfort avant et arrière, appelées *hellâle*)⁴. Les deux bandes situées au centre du vélum (C et D sur le schéma ci-dessous) sont remplacées au bout de deux ans par deux bandes neuves (G et H). Les bandes C et D sont alors placées à l'avant du vélum à la place des deux *vilje* A et B. Ces derniers, qui entament la troisième étape de leur vie, sont pour leur part recousus à l'arrière du vélum à la place de deux bandes de troisième génération, qui sont sorties définitivement du vélum pour être soit données à une famille dans le besoin, qui les raccommode une dernière fois et les intégrera à l'arrière de son vélum, soit reconverties en tapis de bât. Deux ans plus tard, le scénario se répète : deux bandes neuves (I et J) sont intégrées au centre du vélum en remplacement de G et H qui sont recousues sur le pan avant du vélum en lieu et place des deux bandes C et D, qui se trouvent en fin de 2^{ème} stade. Ces dernières sont repositionnées à l'arrière de la toile, et ainsi de suite deux ans plus tard. Par

⁴ Type de tente en poil observé dans le sud du Hodh or^{al} et utilisé par des familles de bouviers nomadisant dans le Kûsh, 26-1-2000. Les faîtières de ces tentes du Sud-Est mauritanien se caractérisent par leur petite taille et leur forme pointue.

conséquent, dans ce cas de figure, la bande de tente connaît une durée de vie de six ans (trois fois deux ans) – qui pourra éventuellement être prolongée de deux années supplémentaires dans une autre tente –, soit six (ou huit) ans, et change de place dans le vélum tous les deux ans, ce que les femmes du Kûsh (Sud-Est mauritanien) expriment ainsi : « *‘âm tinšell, ‘âm mâ tinšell* », « on recoud la tente une année sur deux ».⁵



Voyons en second lieu ce qu’il se passe dans le cas d’une tente en laine constituée de sept bandes principales⁵ – de 17 coudées de long et 9 *mêre*⁶ de large. Il s’agit d’une tente qui était, à l’époque de nos enquêtes de terrain, utilisée par des éleveurs de petits ruminants et de camelins du nord du Trârza. La « maîtresse de tente » restaure le vélum tous les quatre ou cinq ans. Pour cela, elle place trois nouveaux *vilje* au centre du vélum, appelés *viljet el- ħommâr* (les bandes centrales et sommitales de la tente), déplace deux des trois anciens *vilje* centraux à l’avant du vélum et un à l’arrière après les avoir « retournés » (*mugellbîn*) et « reprisés » (*merdûdîn*) sur leurs deux bordures longitudinales et sur la partie centrale si besoin. Ces trois bandes entamant la deuxième phase de leur carrière technique sont appelées *viljet el-ħomor*, « les bandes rouges » (à ne pas confondre avec *viljet el-ħommâr*) à cause de leur couleur « rouge », résultat d’une exposition de trois années au soleil. Elles sont retournées afin de « reposer » leur face brûlée par le soleil à l’intérieur de la tente. Le septième *vlîj*, situé à l’extrémité arrière du vélum, était un *vlîj* de troisième génération : au deuxième stade de son existence, il avait été retourné et reprisé sur ses bords, au troisième stade, il est raccommodé dans le sens de la chaîne, sur

⁵ Les deux bandelettes de renfort avant et arrière sont changées uniquement lorsqu’elles sont usées et ne sont pas reprises comme les *vilje*.

⁶ Unité de mesure servant à évaluer la largeur d’un *vlîj* et correspondant à 30 fils de chaîne.

toute sa largeur. Les femmes ont coutume de dire qu'une fois que cette bande de troisième génération est uniformément et esthétiquement reprise, « elle n'a plus rien à envier à la bande de deuxième génération qui se trouve cousue au-dessus d'elle ». Quatre ou cinq ans plus tard, la rotation des *vilje* se fera selon les mêmes termes. Par conséquent, chez ces usagers du nord du Trârza, éleveurs nomades, la durée de vie d'un *vlîj* est de huit (2 x 4) ans⁷ ou, une fois sur trois, de douze (3 x 4) ans. On résume généralement les différentes opérations de rajeunissement du vélum à cette formule technique : « sur la tente, on recoud trois [nouveaux] *vilje*, on en retourne trois et on reprend une bande 'rouge' ».

Ces deux exemples peuvent permettre de saisir un peu mieux le système de roulement des bandes tissées à l'intérieur de la tente noire. Il semble par ailleurs que la fréquence de réparation des tentes est variable selon le statut social des familles et selon leur mode de vie : ainsi est-elle plus importante chez les bouviers sédentaires du Sud mauritanien que chez les éleveurs de petit bétail ou de camelins du Nord ; chez ces derniers, les femmes sont moins disponibles pour le travail de la laine et manquent souvent de laine.

Découdre les bandes de tente

Intéressons-nous à présent à l'opération consistant à découdre les bandes de la tente en vue de procéder au renouvellement du vélum, en partant d'observations faites sur des tentes à sept bandes tissées des régions mauritaniennes du Trârza et du Brâkna.

Une ou deux semaines avant la date prévue de couture de la tente, « *yûm eš-šell* », on retire du vélum la bande de deuxième génération la moins abîmée des trois, qui sera reprise, sur ses deux bords longitudinaux (*merdûd ʿala hâšethu*) ainsi que sur toute la longueur et la largeur de la chaîne (*mumâṭreg*). Puis, la « maîtresse de tente » recoud très provisoirement le vélum de sa tente – amputée d'une bande.

C'est en fait la veille ou, plus souvent, l'avant-veille du jour de la couture de la tente que le vélum est entièrement décousu et démembré. L'opération regroupe trois ou quatre femmes, munies chacune d'un couteau ou d'une lame de rasoir. Elles découpent délicatement le surjet (*mšell*) qui relie les bandes de tentes les unes aux autres.

⁷ En réalité, elle est très souvent de douze ans puisqu'il est rare qu'un *vlîj* en fin de deuxième génération ne soit pas utilisé par une autre famille dans le besoin.

Cette opération terminée, les femmes déploient à même le sol les trois bandes qui se trouvaient au centre du vélum. La plus distendue est la bande qui recouvrait la faîtière de la tente, autrement dit celle qui se situait au centre et au sommet de l'habitation. Les trois *vilje* font, l'un après l'autre, l'objet de soins. On asperge d'eau la bande tissée, afin de la mouiller sur toute sa surface, puis, petit à petit, on aplatit le *vlj* humidifié avec les mains, afin de faire disparaître les boursouflures et les plis, et ainsi régulariser le tissage. Enfin, à chacune des deux extrémités de la bande tissée, viennent se placer deux femmes qui l'étirent et la tendent de toutes leurs forces⁸. On accentue bien sûr l'opération pour la bande qui se trouvait au centre du vélum et, si besoin, la maîtresse de tente procède à des reprisages ponctuels là où des signes d'usure précoce apparaissent.

Une fois ces opérations menées à bien, les bandes de tente sont prêtes à être recousues. Pour passer la ou les deux nuits qui précèdent le jour de la couture finale de la tente, la maîtresse de tente dresse un petit abri de fortune pour sa famille, à l'aide de grands bouts de tissu de cotonnade, car il n'est pas concevable qu'une femme prive, ne serait-ce que le temps d'une seule nuit, ses enfants et son époux d'un toit. La tente constitue en effet un refuge face aux dangers du désert, considéré comme un « vide » dangereux qui se resserre la nuit venue autour de la tente. Ces nuits passées sous un toit de fortune apparaissent dès lors comme un moment de latence dans la vie familiale, un temps de vulnérabilité qui ne doit pas se prolonger.

Le reprisage des bandes tissées : rajeunir, embellir et protéger la tente

L'opération technique consistant à reprendre les vieilles bandes de tente, avec une discrète touche esthétique symbolise en fait à merveille l'esprit de cette architecture textile qu'est la tente et, plus généralement de la culture matérielle des nomades maures, pourtant extrêmement sommaire et épurée. La *hayma* se présente en effet comme une construction mobile techniquement adaptée aux contraintes environnementales et humaines, naturelles et culturelles, où l'expression esthétique a sa place, mais aussi où le vélum est pensé comme une enveloppe défensive contre les dangers du monde extérieur (le « vide » *halawa*), et où l'espace intérieur s'apparente à un refuge pour ses habituels occupants et pour le voyageur.

⁸ Chez les familles du nord du Trârza parmi lesquelles j'ai séjourné en 2000, les bandes du milieu du vélum étaient reprises sur leurs bords longitudinaux dès leur deuxième période, puis retournées, étendues sur le sable, mouillées, étirées et maintenues tendues pendant une ou deux nuits avant le jour de la couture de la tente, au moyen de quatre piquets pointus en bois, plantés à chacune des deux extrémités de la bande tissée.

D'un point de vue technique, nous avons déjà eu l'occasion de souligner⁹ l'existence de deux types de reprisages (fig. 7). Le premier est opéré sur les deux bords longitudinaux de la bande tissée, dans le sens des fils de trame, sur un *vlîj* de deuxième ou de troisième génération, et le second est effectué dans le sens de la chaîne du tissage, sur toute sa largeur, sur un *vlîj* de troisième ou de quatrième génération. Le reprise est réalisé avec le même fil que celui employé pour la chaîne du tissage, plus fin et élaboré que celui utilisé pour la trame (plus grossier, en poil de camelin).

Le premier type de reprise, appelé *redd*, a pour objectif essentiel de renforcer les deux bords du *vlîj*, affaiblis et usés par la tension exercée à l'avant et à l'arrière du vélum. C'est donc la trame du tissage qui est concernée par ce premier type de renforcement. L'opération proprement dite consiste à réaliser une succession d'allers et retours de deux, trois ou quatre petits points devant, partant de la bordure de la bande tissée, entre deux duites (passages de fil de trame), et sur moins de 10 cm de largeur. Le renfort est généralement exécuté sur toute la longueur du *vlîj* ou bien uniquement au centre des bordures, en passant alternativement sur et sous deux ou trois fils de chaîne. L'opération est effectuée symétriquement sur les deux bords du *vlîj* et prend la forme d'une succession de motifs géométriques, le plus souvent en « dents de scie » ou en « chevrons » parallèles ou emboîtés. On parle alors de « *vlîj* reprisé sur ses bordures » (*vlîj merdûd 'ala hâšethu*).

Le second type de reprise, appelé *maṭreg* – de la racine arabe *ṭrq* qui exprime entre autres l'idée de cheminement (droit) –, a pour sa part pour projet technique de consolider la chaîne du tissage, usée par les tensions latérales du vélum, tensions exercées notamment par les petits arcs de tension en bois (*horb*, pl. *hrâb*) fixés aux extrémités des *vilje*. Le terme *maṭreg* désigne en fait le point devant souvent utilisé par les femmes dans leurs travaux de couture. Le *maṭreg* de reprise consiste en une succession de lignes de points devant passant alternativement sur et sous deux duites de fil de trame, avec un décalage d'une duite entre chaque ligne donnant un dégradé à l'ensemble. C'est ce dégradé qui permet l'apparition de grands motifs géométriques, généralement une succession de chevrons. On parle de *vlîj mumatreg* pour une bande reprise dans sa chaîne.

Si ces opérations techniques visent à protéger physiquement les bandes tissées de l'usure, elles ont, selon les femmes interrogées sur cette question, un objectif esthétique tout aussi important :

⁹ Planche VIII-10/A et B, in Boulay 2003a.

Différents motifs sont réalisés. Nous avons pu en relever quelques-uns dans les régions du Trârza et du Brâkna, que nous schématiserons brièvement à présent, en commençant par ceux réalisés sur les deux bordures longitudinales du tissage (représentées graphiquement par la ligne) :

- Concernant les motifs réalisés dans le sens de la chaîne du tissage, nous en avons répertoriés deux types principaux :

- Ces figures géométriques, presque toutes constituées de successions de triangles ou de losanges – que l’on retrouve d’ailleurs dans d’autres sociétés bédouines (Weir 1976, Dickson 1951) –, jouent en troisième lieu clairement un rôle de protection de la tente. Ce rôle est révélé par les

¹⁰ Motif vulgaire qui était reproduit sur les tentes des servantes.

connotations symboliques de leurs noms respectifs. Nous nous contenterons simplement de rappeler que dans la langue des Maures, l'un des nombreux sens du verbe *redd* (RDD) est « repousser », « protéger quelqu'un ou quelque chose de », « défendre quelqu'un ou quelque chose contre » (Taine-Cheikh, 1988).

Cette opération cruciale de renforcement, physique et symbolique, des bandes de tente exigeait, selon nos informatrices, des qualités reconnues de patience, de raffinement, d'intelligence, de créativité. Or, ces vertus étaient traditionnellement attribuées à une femme à la respectabilité socialement établie, une femme « *mbârka* ». Par l'acte de reprisage, on souhaitait que cette femme transfère un peu de ses qualités à la tente en cours de réparation et à la famille qu'elle était censée abriter.

Les enjeux de la couture de la tente

Les opérations de couture de la tente (fig. 5) sont connues par l'expression *šell el-ḥayma*. Le mot *šell* désigne précisément l'action de coudre en ayant recours à un point particulier : le point de surjet (*mšell*). Mais lorsque les Maures parlent de *šell el-ḥayma*, ils font référence, de manière plus globale, aux différentes opérations visant à assembler les bandes d'une tente – neuves ou usées et réparées¹¹ – entre elles, à les ourler sur leurs extrémités, à les doter d'arcs de tension en bois (*horb*, pl. *aḥrâb*) (fig. 6), à les décorer et à les doter d'un « collier » (*glâda*) (fig. 8). C'est par conséquent lors de ces opérations collectives, relativement courtes dans la durée, que se jouent en grande partie la solidité, l'esthétique et la protection symbolique de la tente.

Ces opérations techniques interviennent après les opérations de filage, de tissage (fig. 4) et de reprisage décoratif des bandes tissées usées. Elles sont par conséquent le dernier maillon de la chaîne de fabrication/réparation de la tente et donnent lieu à la mobilisation des femmes valides et disponibles du campement et, éventuellement, de femmes de campements voisins. La *twîze š-šell* s'effectue généralement sur le temps d'une journée ou d'une demi-journée, si toutefois les femmes sont suffisamment nombreuses¹². Elle met en jeu les mêmes pratiques rituelles que dans tout travail collectif d'entraide féminine (Boulay, 2003b). C'est un temps fort de la vie collective et l'ambiance est presque festive : « il y a beaucoup de femmes présentes, nous

¹¹ Nous n'avons pu assister à la couture d'une tente entièrement neuve (*nešû*). D'ailleurs, ce type de tente a pour ainsi dire disparu de la *bâdiya* habitée par les Maures.

¹² Une journée entière, voire, plus rarement, deux journées lorsque les femmes sont en petit nombre.

faisons du thé, du *zrig*, nous cuisinons, nous égorgeons et nous crions »¹³. Des femmes de différents statuts peuvent y participer et notamment les femmes nobles pour qui les travaux de couture ne sont pas dévalorisants. Le *šell el-ḥayma* doit intervenir avant la saison des pluies – qui commence bien souvent aux mois de juillet-août (variable selon les régions) – pour les raisons que nous connaissons : à cette période de relance des activités pastorales et agricoles, les femmes ne sont plus disponibles pour le travail de la laine et puis l’abri doit être fin prêt pour protéger la famille des tempêtes de l’hivernage et des averses éventuelles.

Les opérations techniques de *šell el-ḥayma* se terminent par un rituel propitiatoire destiné à attirer la bénédiction et la protection divines sur la tente. L’objectif de ce rituel d’ « aspersion » (*@rûr el-ḥayma*), que l’on retrouve sous différentes formes d’ailleurs dans d’autres sociétés, berbères, d’Afrique du nord (Laoust 1935, Bourdieu 2000), est d’oindre la tente d’une protection contre l’extérieur et le désert, conçus comme dangereux, et en même temps d’attirer sur la famille la bénédiction divine, gage de prospérité et de fécondité. Le rituel proprement dit consiste à répandre sur le vélum, au centre, au quatre coins et au niveau des attaches latérales (*@hûra*), des éléments, alimentaires essentiellement, considérés comme bénéfiques. L’offrande, *sedga*, peut être constituée d’aliments blancs (riz, sucre, farine et surtout lait), goûteux (dattes, sucres, biscuits, cacahuètes), rares comme le thé, ou encore émanant de l’animal béni qu’est le dromadaire (lait, crottes). Le lait est soit « pulvérisé » sur le vélum, soit déposé dans des récipients sur celui-ci. Avant que la tente ne soit montée, ces éléments sont distribués aux enfants du campement, intercesseurs privilégiés avec Dieu. Ce rituel clôt en quelque sorte les opérations de couture de la tente et précède obligatoirement, même effectué très succinctement, le premier montage de la tente.

Conclusion

Si la réparation de la tente n’est jamais vraiment présentée comme une activité centrale dans la mémoire collective de la vie bédouine, elle n’en demeurerait pas moins cruciale dans le maintien d’une vie sociale au désert. Soumise aux rudes aléas du nomadisme et du climat saharien, l’architecture textile, particulièrement adaptée aux exigences de mobilité des pasteurs ouest-sahariens, devait néanmoins régulièrement être entretenue. Cet entretien n’était en rien laissé au hasard et donnait bien lieu à une organisation rigoureuse des tâches techniques, à la mobilisation de savoir-faire, à l’expression de conceptions esthétiques et de considérations

¹³ Femme âgée d’une quarantaine d’années, interviewée le 12-5-2000 au Trârza.

spirituelles. La tente n'était en effet fabriquée qu'une seule fois et toute son existence reposait sur la capacité de sa propriétaire et de ses proches à assumer son renouvellement régulier, en mobilisant un système d'entraide réciproque et en réactivant les relations sociales. C'était donc non seulement la survie de la famille au désert qui dépendait de ces activités de réparation, mais plus largement la reproduction du groupe tout entier. L'efficacité « technique » de ces activités reposait sur une alchimie entre maîtrise des gestes techniques, coopération et partage des tâches, rite et baraka, valeurs collectives. Ces activités occupaient une part importante de la vie sociale et des échanges.

Aujourd'hui, ce pan de la culture nomade ouest-saharienne est en train de disparaître du fait de la sédentarisation et de l'afflux massif de tissus importés, qui remplacent les matières naturelles locales. Les tentes noires ne sont plus visibles que dans l'Est mauritanien où les traditions pastorales se maintiennent difficilement, ou bien fabriquées par quelques coopératives à des fins folkloriques. Dans les grands centres urbains et à Nouakchott en particulier, sur le marché aux tentes de la Mosquée Marocaine, même les patchworks multicolores qui étaient confectionnés par des groupes de femmes pour décorer les grandes tentes en cotonnade blanche, sont en train d'être remplacés par des tissus reproduisant exactement le graphisme de ces patchworks, imprimés en Chine. Ces mutations ont évidemment des implications sociales et culturelles très importantes, à commencer par la fragilisation de la place des femmes dans la société.

Références bibliographiques

Balfet, H. 1975 « Technologie », in R. Cresswell éd., *Eléments d'ethnologie*. tome 2. Paris : A. Colin : 44-79

Boulay S., 2003a, *La tente dans la société maure (Mauritanie), entre passé et présent. Ethnologie d'une culture matérielle bédouine en mutations*, Thèse de doctorat du Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris, 2 vol., 615 p., 89 planches

-2003b, « Organisation des activités techniques féminines de fabrication de la tente dans la société maure (Mauritanie) », *Journal des Africanistes*, 73-2 : 107-120

Bourdieu, P. 2000 *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédé de trois études d'ethnologie kabyle*. Paris : Seuil « Essais »

Cresswell, R. 1976 « Techniques et culture. Les bases d'un programme de travail », *Techniques & culture* 1 : 7-59

Dickson H.R.P., 1951, *The Arab of the desert*, London, Allen and Unwin

Laoust, E. 1935 *L'habitation chez les transhumants du Maroc central*. Paris : Larose, XII, coll. Hespéris n° 6

Lemonnier, P. 1983 « L'étude des systèmes techniques, une urgence en technologie culturelle », *Techniques & culture* 1 : 11-34

Mauss, M. 1997 [1936] « Les techniques du corps », in M. Mauss. *Sociologie et anthropologie*. Paris : PUF.

Taine-Cheikh C., 1988, *Dictionnaire hassâniyya-français*, Paris, Geuthner, 8 tomes (*hamza à fâ'*)

Weir S., 1976, *The Bedouin. Aspects of the material culture of the Bedouin of Jordan*, London, British Museum, 89 p.

Fig. 1 : La tente ouest-saharienne



Fig. 2: la tente comme enveloppe familiale



Fig.3 : tente et vie sociale au désert



Fig. 4: tissage du vlij



Fig. 5: Travaux collectifs de couture du velum



Fig.6: gros plan sur la couture des arcs de tension du vélum



Fig.7: Motifs de reprisage réalisés sur un *vlif* usé



Fig. 8 : réalisation du « collier » de la tente, une fois le vélum cousu

